dant le 1er siècle de notre ère. « Pas de guerre avec les Parthes, mais l'Arménie sous la dépendance de Rome », telle était la formule de sa diplomatie. Elle ne pouvait pas entièrement réussir, parce qu'elle heurtait les lois de la géographie et de l'histoire, c'est-à-dire ce qui fait l'essentiel du principe des nationalités. Jusqu'au moment où un autre très grand esprit, le philosophe Sénèque, eut trouvé la formule du compromis nécessaire, les relations entre les deux empires furent instables, mais le désir de rester fidèle aux directives d'Auguste prédomina heureusement. Depuis l'instant où l'investiture romaine fut donnée à un prince parthe, une véritable paix s'établit dont profita une immense partie de l'humanité. Il y a là une réussite diplomatique longuement recherchée et longuement récompensée qui mérite de rester dans le souvenir des hommes.

A. Oltramare.

---

## V

## LES OPINIONS DE SÉNÈQUE SUR LA FEMME

par Charles Favez
Professeur au Gymnase de jeunes filles
Privat-docent à la Faculté des lettres de Lausanne

La femme a joué dans la vie de Sénèque un rôle important. Son berceau fut entouré de la tendresse et de la sollicitude de deux êtres d'élite : sa mère et sa tante, dont il nous a laissé d'inoubliables portraits. Il leur était lui-même profondément attaché. Entre sa mère et lui, point de secret : faits pour se comprendre et s'aimer, ils n'étaient heureux qu'ensemble. Le fils se plaisait à faire part de ses travaux philosophiques à sa mère, qui y prenait un intérêt rare chez les femmes d'alors. Sénèque nous parle aussi de sa nièce Novatilla, qu'il aimait comme sa propre fille. On connaît ses relations avec des Romaines de la noblesse : Marcia, Agrippine et sa sœur, Julia Livilla, et l'on se rappelle que c'est à la suite d'une accusation d'adultère avec cette dernière — accusation calomnieuse ou moti-

vée? nous l'ignorons — qu'il fut exilé en Corse. Enfin, les déboires et les tristesses de sa vieillesse trouvèrent en Paulina, sa seconde femme, une consolatrice infiniment dévouée. Il n'est donc pas sans intérêt de se demander quel jugement Sénèque porte sur la femme.

* * *

On est étonné de constater que ce jugement est en général d'une sévérité extrême. Nombreux sont les reproches qu'il lui adresse. Celui auquel tous les autres peuvent se ramener est ce qu'il appelle *muliebris impotentia*[1], c'est-à-dire l'impuissance à se dominer. La femme est pour lui un être d'instinct, qui n'accepte pas le contrôle de la raison.

Dans un passage du *De clementia*[2], où il recommande la clémence et la douceur, il ajoute qu'en revanche il faut fuir la pitié. « Elle n'est que l'état morbide d'une âme faible défaillant à la vue des maux d'autrui. Aussi est-ce aux êtres inférieurs qu'elle est le plus familière ; ce sont des vieilles et des femmelettes qui se laissent toucher par les larmes des plus grands criminels ; si elles le pouvaient, elles enfonceraient la porte de la prison. » Le reproche, on le voit, vise sous le mot *misericordia* une sensibilité effectivement plus féminine que masculine, une sensibilité aveugle, qui ne s'inquiète pas de savoir si l'objet auquel elle s'applique en est vraiment digne.

Victime d'une sensibilité aussi vive, il est naturel que la femme montre peu de force à supporter le chagrin. La mort de ceux qu'elle aime l'affecte plus que l'homme[3]. Sénèque blâme les manifestations extérieures et désordonnées de son désespoir, qui produisent chez lui, semble-t-il, une sorte d'agacement : il est rare, observe-t-il, que les larmes de ces femmelettes qu'on a eu tant de peine à arracher au bûcher d'un être cher durent même un mois entier[4]. Aussi invite-t-il sa mère, accablée par l'exil qui l'a frappé, à éviter « ces

1. *Ad Hel.* 14, 2.
2. *De clem.*, II, 5, 1 (le passage est cité ici d'après la traduction de M. F. Préchac).
3. *Ad Marc.* 7, 3.
4. *Ep.* 63, 13.

lamentations, ces plaintes et ces autres expressions tumultueuses de la douleur féminine[1] ».

Incapable de résister à la douleur, la femme ne sait pas non plus modérer sa colère : « *Muliebre est furere in ira*[2]. » Sur ce point, elle ressemble à l'enfant : « Ira *muliebre* maxime ac *puerile* uitium est[3]. »

Mue trop souvent par le seul instinct, elle se trompe facilement. Avant de nous irriter des offenses qui peuvent nous être faites, nous dit Sénèque, nous devrions considérer le caractère et l'intention de l'offenseur. On remarquera ici encore la comparaison avec l'enfant. « *Puer* est : *aetati* donetur, nescit an peccet... *Mulier* est : *errat*[4]. » C'est une femme : elle est sujette à l'erreur !

Il est encore un autre défaut que relève Sénèque et dont il a ramassé les preuves en un faisceau impressionnant dans le *De remediis fortuitorum*[5] : l'inconstance. Il me suffira de les résumer ici. Il suppose, comme il aime à le faire, un interlocuteur imaginaire. Le malheureux vient de perdre sa femme : *amisi uxorem bonam*, et le moraliste le console d'étrange façon. « Que regrettes-tu en elle? lui dit-il. Sa chasteté? Combien d'épouses, après avoir longtemps pratiqué cette vertu, ont fini par la perdre ! — Son sentiment de l'honneur? Combien d'épouses données en exemple sont devenues la honte de leur sexe ! — Sa fidélité? Combien n'en voyons-nous pas qui, bonnes, consciencieuses, généreuses, se sont changées en épouses méchantes, négligentes, rapaces ! Tu avais une bonne épouse. Soit ! Qui pourrait affirmer qu'elle le serait restée? Nous connaissons de vieux couples qui ont divorcé ou même, chose plus triste, chez qui ne règnent que la désunion et les disputes. Combien ont abandonné dans la vieillesse le mari aimé dans la jeunesse ! Combien dont l'amour connu de tous s'est changé en une haine plus connue encore ! »

Enfin, il arrive à Sénèque — qui s'en étonnerait après les cita-

1. *Ad Hel.* 3, 2.
2. *De clem.*, I, 5, 5.
3. *De ira*, I, 20, 3. Cf. le même rapprochement dans *Ep.* 29, 12, où il est dit qu'on ne doit pas faire plus de cas de la louange d'une femme que de celle d'un enfant.
4. *De ira*, II, 30, 1. Cf. encore *ibid.*, III, 24, 3 : « *Puerum* aetas excuset, *feminam* sexus. »
5. *De rem fort.* 16, 3-5.

tions que je viens de faire? — de montrer parfois un sentiment qui ressemble fort au mépris. « Certains hommes, s'écrie-t-il, sont assez fous pour croire qu'une femme peut les offenser[1]. »

* * *

Le réquisitoire, on l'avouera, est violent, et l'on se demande comment il a pu être prononcé par un homme de cœur, par ce fils, ce neveu, cet oncle qui avait une si profonde affection pour sa mère, sa tante, sa nièce. Aussi bien Sénèque n'est-il pas toujours aussi sévère. Il admet des différences entre les femmes : il y en a qui savent s'élever au-dessus des faiblesses et des défauts de leur sexe et en qui il se plaît à reconnaître de nobles exceptions. J'en citerai trois. C'est d'abord sa mère. La vie d'Helvia a été attristée par de nombreux deuils ; elle les a supportés avec un courage admirable, qu'elle devait à son caractère ferme et viril, mais aussi à une culture philosophique peu fréquente chez les Romaines de son époque. Si elle s'est adonnée à la philosophie, c'est pour travailler à son perfectionnement moral (*ad sapientiam*), non point par ostentation comme nombre de ses contemporaines. De l'éducation reçue au fond de sa province, elle avait gardé le goût d'une vie simple et pure, qui contrastait entièrement avec le luxe et les dérèglements de tant de grandes dames d'alors. Par son affection et son dévouement, elle réalisait l'idéal de la fille et de la sœur, de l'épouse et de la mère[2].

La seconde femme que Sénèque place très haut dans son estime est sa tante, *perfectissima femina*. Elle possédait, comme sa sœur Helvia, les qualités du caractère et du cœur. Douée d'une réserve qui rappelait celle des Romaines antiques, elle se tint délibérément, quoique mariée au gouverneur de l'Égypte, à l'écart des intrigues politiques : aussi, nous assure son neveu, s'attira-t-elle l'admiration de cette province connue pour sa médisance. Comme Helvia encore, elle ne vivait que pour sa famille. A l'opposé de ces épouses inconstantes dont Sénèque nous faisait tout à l'heure un si sombre portrait, son amour pour son mari était d'une fidélité et d'un dévouement rares. Elle en donna une preuve admirable en arrachant

1. *De const.* 14, 1.
2. *Ad Hel.* 2; 14; 16; 17.

à un naufrage, et au péril de sa vie, le corps de cet époux si cher, qui venait de mourir sur mer[1].

Marcia, la digne fille du courageux historien Crémutius Cordus, est la troisième de ces femmes d'élite à qui Sénèque prodigue les éloges. Dès le début de la *Consolation* qu'il lui adressa à la mort de son fils Métilius, il la félicite de s'être montrée jusqu'alors aussi éloignée de la faiblesse féminine que des autres défauts de son sexe. Elle ressemblait à la mère et à la tante de Sénèque par la pureté de ses mœurs, par son attachement à sa famille, par une virile énergie, que révéla, lors de la mort de Crémutius victime de Séjan, le zèle avec lequel elle sut soustraire aux édiles des exemplaires de son œuvre[2].

Mais Sénèque ne se contente pas de reconnaître qu'il peut y avoir des femmes d'une exceptionnelle valeur. Passant du particulier au général, il va jusqu'à affirmer qu'il ne voit point de différence entre les deux sexes. La nature n'a pas favorisé l'un au détriment de l'autre ; elle les a doués des mêmes facultés morales. Les femmes « ont... autant de force que les hommes ; elles trouvent en elles, quand elles veulent, les mêmes ressources morales ; elles supportent avec autant de courage la souffrance et le chagrin, dès qu'elles y sont accoutumées[3] ». Et, comme entraîné par cet enthousiasme inattendu, le voici qui cite à Marcia plusieurs exemples de fermeté féminine, qu'il va chercher dans l'histoire romaine : Lucrèce, Clélie, Cornélie.

* * *

A rapprocher ces deux séries de passages, il semble impossible de nier l'inconsistance des jugements de Sénèque sur la femme : exceptionnellement, il la déclare l'égale de l'homme ou du moins capable de le devenir ; le plus souvent, il affirme son infériorité. Je crois cependant que la contradiction est plus extérieure que profonde, plus apparente que réelle.

Certes, je ne songe pas à nier ses contradictions : elles sont trop

1. *Ad Hel.* 19.
2. *Ad Marc.* 1, 1 à 4.
3. *Ad Marc.* 16, 1 (trad. R. Waltz).

nombreuses et trop évidentes [1]. Je n'en citerai que deux exemples. S'agit-il des larmes? Ici, il les interdit ; là, au contraire, il estime que c'est faire preuve de dureté et non de vertu que de ne pas pleurer la mort d'un être cher [2]. De même, quand il parle du sage stoïcien, il nous le représente parfois comme placé au-dessus de toutes les faiblesses humaines : c'est un surhomme, presque un dieu ; ailleurs, il avoue qu'il est, sous bien des rapports, un homme comme les autres [3]. Dans ces deux cas, la contradiction s'explique facilement : sa sévérité à l'égard des larmes et sa conception du sage parfait proviennent de sa fidélité au dogmatisme rigide du Portique, tandis que, quand il montre de la compréhension pour le chagrin et qu'il admet la nature faillible du sage, c'est qu'il laisse parler son cœur et son expérience personnelle.

Mais la question qui nous occupe est moins simple, et on ne peut la résoudre par cette opposition, fréquente chez lui, entre l'homme sensible et le stoïcien intransigeant. Ici, au contraire, le stoïcisme, favorable à la femme, aurait dû, semble-t-il, faire de lui un juge plus généralement équitable.

On serait tenté, au premier abord, d'expliquer l'inconséquence de son attitude par une évolution de sa pensée, que l'âge et la réflexion auraient peu à peu rendue plus compréhensive et plus généreuse. Explication séduisante, mais à laquelle s'oppose la chronologie de ses œuvres : l'*Ad Marciam*, où il admet l'égalité des sexes, est passablement antérieur au *De clementia* et au *De constantia*, où il affirme l'inégalité qui les sépare.

Faut-il peut-être attribuer à l'habitude de la déclamation l'outrance de certaines expressions? Cela est fort possible, parfois même certain. Mais l'exagération n'est pas seulement dans la forme, elle est aussi et surtout dans l'idée.

Ne serait-il pas plus simple d'attribuer la sévérité de Sénèque aux préventions si répandues dans l'antiquité à l'égard de la femme et dont la littérature latine nous apporte plus d'un écho? Nous sommes ici, je crois, sur un terrain plus sûr. Cette *muliebris impo-*

1. M. A. Oltramare, *Les origines de la diatribe romaine*, p. 253-257, a finement étudié et expliqué plusieurs de ces contradictions ; mais il ne touche qu'en passant à l'opinion de Sénèque sur la femme.

2. *Ep.* 116, 2 ; 99, 15.

3. *Ep.* 59, 14 ; 53, 11-12 ; 71, 27-30.

*tentia*, par exemple, qu'il lui reproche, d'autres avant lui et après lui la lui reprochent également. Tout le monde se rappelle la violente diatribe que Tite-Live met dans la bouche du vieux Caton. Nous y trouvons déjà la même accusation formulée dans les mêmes termes : « Victa libertas nostra *impotentia muliebri*[1]. » Longtemps après Caton, nous la retrouvons chez Tacite. Une partie de l'opinion publique, nous dit-il, reprochait à Livie son impuissance à se dominer : « Accedere matrem (Tiberii) *muliebri impotentia*[2]. » On le voit, il s'agit là d'une sorte de lieu commun.

C'est aussi un lieu commun que l'inconstance et l'infidélité féminines, si fréquent en particulier chez les comiques et les élégiaques. Ici encore quelques citations suffiront. En voici une de Plaute : « *Muliebri fecit fide*[3]. » En voici une autre de Catulle, qui, lui du moins, a quelque droit à notre indulgence : « ... *mulier cupido quod dicit amanti | in uento et rapida scribere oportet aqua*[4]. » En voici surtout une de Virgile, que Sénèque semble avoir eue à la mémoire, tant il s'en rapproche jusque dans l'expression : « *Varium et mutabile semper | femina*[5]. »

Inutile de continuer à accumuler les rapprochements. Ceux qui précèdent me semblent prouver incontestablement qu'il y a accord entre la pensée de Sénèque et une opinion publique dont la littérature se faisait souvent l'interprète. Si original que soit un écrivain, si affranchi qu'il nous paraisse des influences ambiantes, il lui est impossible de s'en libérer tout à fait, et il reste toujours par quelque côté de son pays et de son temps.

Est-ce à dire que nous tenions maintenant l'explication que nous cherchons, et que les jugements sévères de Sénèque ne soient que l'écho des préventions qui avaient cours autour de lui? Je ne le crois pas. A les étudier de près, on s'aperçoit que, même s'ils semblent parfois répéter un lieu commun, ces jugements correspondent à une conception personnelle du philosophe. Notons d'abord le caractère très général de certaines affirmations, de

1. Tite-Live, XXXIV, 2, 2. Cf. encore dans le même discours (§ 13) : « Date frenos *impotenti* naturae et *indomito* animali... »
2. *Ann.*, I, 4.
3. *Mil.* 456.
4. Cat. 70, 3-4.
5. *Aen.*, IV, 569-570. Cf. encore Tér., *Hec.* 312; Tib. (Lygd.), III, 4, 61; Calp., *Ecl.* 3, 10.

celle-ci entre autres : « Elles (les femmes) sont toutes également des êtres ignorants..., sans frein, incapables de maîtriser leurs passions [1]. » Remarquons ensuite que les critiques sont chez lui beaucoup plus fréquentes que les éloges. Rappelons-nous encore que, quand il exprime de l'admiration pour certaines femmes, il a soin de les présenter comme des êtres exceptionnels [2]. Enfin examinons avec attention deux passages particulièrement importants et propres à nous éclairer sur la véritable opinion de Sénèque. Le premier est celui du *De constantia* que je viens de citer ; l'autre est du *De remediis fortuitorum* : « *Omnium* quidem *imperitorum* animus, maxime tamen in lubrico *muliebris* est [3]. »

J'y relève deux mots tout à fait significatifs : *imprudens* et *imperitus*. Ils servent, comme chacun le sait, dans le langage stoïcien, à désigner la généralité des êtres humains — hommes et femmes — et à les opposer aux sages, ou du moins à ceux qui par la philosophie s'efforcent de le devenir [4]. Ainsi Sénèque range la femme dans la même catégorie que tous les « ignorants » ; ce qui les caractérise la caractérise aussi : la femme et les autres « ignorants » se laissent guider non par la raison, mais par l' « opinion ».

C'est donc en la considérant comme une *imprudens*, et non pas seulement parce qu'elle appartient au sexe féminin, qu'il se montre aussi sévère à son égard. Car, en bon stoïcien, il juge avec une égale sévérité tous les *imprudentes* : il les compare à des enfants [5] ; il les déclare dépourvus de force morale [6], inconstants [7], agités [8], sots [9], fous [10], méchants [11]. On retrouve ici, j'insiste là-dessus, plusieurs des défauts qu'il reprochait à la femme. S'il est parfois plus dur pour celle-ci que pour les *imprudentes* en général, c'est probablement parce que chez elle la prédominance de l'élément affectif sur l'élé-

1. *De const.* 14, 1 : « *Aeque imprudens animal est et... ferum, cupiditatium incontinens.* »
2. *Ad Marc.* 1, 1 ; *Ad Hel.* 16, 2 ; 19, 2.
3. *De rem. fort.* 16, 4.
4. *De breu. uit.* 1, 1 ; *De ben.*, VII, 17, 1 ; *Ep.* 56, 13 ; 90, 33.
5. *De uit. beat.* 26, 4.
6. *Ep.* 56, 13.
7. *Ep.* 20, 4 sqq. ; 92, 29.
8. *Ep.* 59, 8 ; 118, 5.
9. *De ben.*, IV, 26, 2.
10. *De ben.*, II, 35, 2.
11. *De ben.*, V, 15, 1.

ment intellectuel est plus forte que chez l'homme. Mais c'est là une différence de degré, non de nature.

Il semble que la question se complique à mesure que nous avançons et que la solution en devienne toujours plus problématique. Car tout à l'heure la rigueur de Sénèque ne frappait que la femme ; nous constatons maintenant qu'il enveloppe dans la même condamnation et les *imperiti* et les *imperitae*. Mais c'est précisément cette constatation, en apparence embarrassante, qui nous mettra sur la voie.

S'il ne s'agissait que de ces rares exceptions que Sénèque consent à faire en faveur de caractères d'élite, comme sa mère, sa tante ou Marcia, nous pourrions peut-être y voir une concession, fort naturelle, aux affections de la famille ou à la politesse mondaine. Mais nous avons vu qu'il va plus loin et qu'il proclame la femme, en général, tout à fait capable de s'élever à la même hauteur morale que l'homme. Il ne suffit pas, ici non plus, de dire que c'est dans la *Consolation à Marcia* qu'il tient ce langage et que la courtoisie due à une dame fort distinguée l'empêchait de s'exprimer autrement. En effet, cette même œuvre, comme d'ailleurs la *Consolation à Helvia*, contient plus d'une remarque fort peu courtoise à l'égard de la femme [1]. Non, il s'agit là d'une affirmation dont la portée est toute générale, comme celle de l'affirmation contraire du *De constantia*.

Aussi bien est-ce ce dernier passage qui va nous fournir la réponse que nous cherchons. Je ne l'avais cité qu'en partie. Voici la phrase complète : « Aeque imprudens animal est (mulier) et, *nisi scientia accessit ac multa eruditio*, ferum, cupiditatium incontinens [2]. » La femme est un être sans frein, incapable de se dominer, « à moins qu'elle n'acquière la science et une large culture », — en d'autres termes, à moins qu'elle ne s'adonne à l'étude de la philosophie, qui seule peut redresser et fortifier la raison et rapprocher l' « ignorant » du sage. Sénèque ouvre ici une porte de salut à la

1. *Ad Marc.* 1, 1 ; 7, 3 ; 24, 3 ; *Ad Hel.* 3, 2 ; 14, 2 ; 16, 3.

2. Par *scientia*, Sénèque entend la connaissance de la sagesse ; par *eruditio*, la « culture » morale, c'est-à-dire la vie. D'un côté la connaissance théorique, de l'autre la pratique (cf. *Ep.* 47, 1 ; 94, 48). Je tiens ce renseignement de M. l'abbé A. Pittet, professeur au collège Saint-Michel, à Fribourg. Je lui en exprime ici mes vifs remerciements.

femme : il lui est possible, tout comme à l'homme, d'atteindre à l'idéal stoïcien. On reconnaît là un des dogmes essentiels du Portique : formés des mêmes principes, possédant la même nature, puisque l'âme humaine est une émanation du feu divin, les deux sexes sont également aptes à « philosopher » et à pratiquer la vertu. Nous avons sur cette question deux textes très clairs. L'un est de Clément d'Alexandrie : « Ὁμολόγηται δ'ἡμῖν τὴν αὐτὴν φύσιν κατὰ γένος ἕκαστον τὴν αὐτὴν καὶ ἴσχειν ἀρετήν· οὐκ ἄλλην τοίνυν πρὸς τὴν ἀνθρωπότητα φύσιν ἔχειν ἡ γυνή, ἄλλην δὲ ὁ ἀνὴρ φαίνεται, ἀλλὰ τὴν αὐτήν· ὥστε καὶ τὴν ἀρετήν[1]. » L'autre texte est de Lactance : « Et seruis et *mulieribus philosophandum esse* dixerunt (stoici)[2]. »

Or, c'est exactement ce que dit Sénèque dans la *Consolation à Marcia*. Il y étaye son affirmation des mêmes dogmes que je viens de rappeler. La femme a la même nature que l'homme : « Quis autem dixit naturam *maligne cum mulierum ingeniis egisse*?... *Par illis*, mihi crede, *uigor*. » Elle peut comme l'homme prétendre à l'acquisition de la vertu : « Quis autem dixit naturam... *uirtutes illarum in artum retraxisse*?... *Par ad honesta... facultas est.* » Pourvu qu'elle le veuille : « *libeat modo* ».

Mais cela n'est point en contradiction avec la violence du réquisitoire que j'ai résumé au début de cette étude. Très différent, sur ce point, de certains stoïciens, Musonius Rufus[3] par exemple, Sénèque n'est pas du tout ce qu'on pourrait appeler un féministe. D'une façon générale, il est naturellement sévère pour la femme. Mais, je le répète, il ne l'est guère moins pour les autres *imperiti*. Aux « ignorants » comme aux « ignorantes », il adresse le même reproche, à savoir de ne pas prendre la raison pour guide. En revanche, à tous les *imperiti*, quel que soit leur sexe, il ménage une possibilité de s'élever au-dessus de leur infériorité morale, et cette possibilité, c'est la philosophie qui la leur donnera. En la cultivant, la femme pourra, aussi bien que l'homme, poursuivre et atteindre le difficile et austère idéal que le Portique propose à tous. Car, nous

1. Clément, *Strom.*, IV, 8, p. 590 (= Arnim, *Stoic. uet. frag.*, III, n. 254).

2. Lact., *Inst. diuin.*, III, 25, 7 (= Arnim, *ibid.*, n. 253). — Cf. encore Sén., *De ben.*, III, 18, 2 : « *Nulli* praeclusa uirtus est; *omnibus* patet, *omnes* admittit, *omnes* inuitat, et ingenuos et libertinos et seruos et reges et exules; non eligit domum nec censum, nudo homine contenta est. »

3. Je me permets de renvoyer à mon étude : *Un féministe romain : Musonius Rufus* (*Bulletin de la Société des Études de lettres*, 8e année, n° 20), Lausanne, 1933.

l'avons vu, tous les êtres humains possèdent la même nature, tous ont été formés des mêmes principes et pour la même fin : « *Natura nos cognatos edidit, cum ex isdem et in eadem gigneret*[1]. »

* * *

Ai-je tort de conclure que la contradiction qu'on serait tenté, à une lecture superficielle, de reprocher à Sénèque est plus apparente que réelle, et que derrière cette apparente contradiction, quand on l'examine à la lumière des dogmes stoïciens, apparaît une incontestable unité de pensée?

Charles FAVEZ.

1. *Ep.* 95, 52.